

© 2020 Christian MEDAIL

Publié par Bookelis

Le Temps Des Lascars

Photo couverture : Marine MEDAIL

Photo 4ème de couverture : Jean-Louis ROUGET

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique, photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'auteur.

Tous droits réservés

Manuscrit protégé et déclaré auprès de la SGDL

Code ISBN : 979-10-359-4429-2

Dépôt Légal : Février 2020

Imprimé en France

Table des matières

Hôtel « Le Galion ».....	11
Premier concert à « La Laune ».....	18
La rencontre.....	24
Yann, Griffith et Rita à la plage.....	35
Yann et Brian.....	39
L'histoire de Brian et Eva.....	50
Un soir chez Béro.....	65
« Griffith on the road before ».....	77
Sur les starting-blocks.....	87
Le roi du piano-bar.....	97
Jour d'ennui.....	107
Les manouches.....	120
Griffith.....	135
La partie de billard.....	138
Delphine.....	142
Une brève rencontre.....	149
Nul n'est prophète en son pays.....	155
Étrange Marlen.....	173
L'homme au flingue.....	175
Quand les flingues se taisent.....	178
Le train sifflera Bientôt.....	188
L'accroc.....	206
Une escale à St Tapé.....	213
Le retour des dieux.....	223

Octobre, une saison âpre.....	230
Destination finale.....	240
Un jour un destin (1).....	253
Un jour un destin (2).....	266
Les feuilles mortes.....	275
A propos de l'auteur.....	285

LE TEMPS DES LASCARS

CHRISTIAN MEDAIL

LE TEMPS DES LASCARS

roman

Hôtel « Le Galion »

La chambre 18 nous offre sa nudité totale, son dépouillement extrême. Une ampoule solitaire, accrochée désespérément au plafond flétri, nous éclaire sans conviction. Quelques fleurs pâlichonnes s'étalent et s'entremêlent sur le mur jauni. Un lavabo dans un angle, surmonté d'un miroir fendu témoigne d'un zeste de confort. Les lits d'une époque révolue sont spacieux. Les couvertures beiges, rayées de noir, rugueuses et rongées par les mites ressemblent à celles utilisées dans les casernes. Le drap est si rêche qu'il mériterait l'adjonction d'un assouplissant lors de son nettoyage hebdomadaire. Cependant, la nuit s'annonce comme une délivrance. Quel immense plaisir de se glisser dans sa couche lorsque le corps est las, l'esprit en suspension ! Les fenêtres largement ouvertes sont orientées vers le grand carrefour. Mes yeux se taisent peu à peu dans le silence feutré.

Soudain, alors que je suis plongé au centre de rêves harassés, un brusque sursaut me rappelle à la vie. Un grognement féroce se rapproche inexorablement de moi pourfendant les premières lueurs du jour. Un méli-mélo de suppositions plus ou moins fantaisistes s'enchevêtrent dans mon esprit déréglé. Est-ce un hélicoptère en détresse qui se pose sur le toit de l'hôtel, ou un metteur en scène acharné et

matinal qui tente de faire un remake de « la guerre des étoiles ». Ma conscience quelque peu brutalisée est aux aguets. Mes oreilles se dressent comme celle d'un chasseur en planque. Mon ouïe se cherche et se précise enfin. Au final, ce n'est qu'un poids lourd qui s'immobilise au carrefour, attendant le feu vert juste au-dessous de la fenêtre. Son moteur, muselé par un maître inflexible, émet des rugissements félins et répand sans pudeur sa brume compacte et asphyxiante. L'immeuble entier semble tressaillir, magnitude vingt sur l'échelle de Richter. Normalement, tous les bibelots accumulés sur les commodes, tous les cadres représentant des scènes champêtres ancestrales, toutes les affaires de toilettes proposées par l'établissement disposées élégamment près du lavabo, auraient dû sursauter en chœur et basculer successivement sur le plancher blanchi dans un vacarme formidable qui aurait rappelé la fin grandiose d'une symphonie contemporaine. Par bonheur, ces événements n'ont pas eu lieu car la chambre 18 est la plus sobre des chambres et n'a pour seul intrus qu'un nuage de poussière brune. Elle est le fruit d'une recherche exigeante qui avait pour objectif de limiter la dépense. Mince consolation.

J'attends exaspéré la fin du supplice. Je suis assis à côté du conducteur, ballotté sans répit au cœur de la machine inhumaine, une mécanique huilée, confectionnée pour tuer sauvagement le sommeil des couche-tard. Mon impuissance face au monstre accentue ma douleur, soudain partagée par mes deux compagnons contraints de se réveiller. Dans la semi-obscurité, nos regards se télescopent tandis que le chauffeur engage la première et parvient à emballer l'engin dans un ultime effort. C'est un soulagement suprême qui ne parvient pas pour autant à calmer ma défiance. Mes

paupières se referment prudemment, encore sous le choc, réalisant à peine que le silence s'est ravisé.

Mon expérience des hôtels et de la vie en général m'a rendu soupçonneux quant aux événements imprévus. Je sais que ceux-ci n'arrivent jamais seuls, et cette nuit va m'offrir de larges confirmations quand quelques soupirs discrets s'échappent de la chambre voisine et troublent une sérénité fragile. La cloison semble fine et me transforme en auditeur passif sans aucun espoir de changer la fréquence. Le son du récepteur évolue allègrement et les plaisirs furtifs se muent bientôt en gémissements plus soutenus qui affichent une intention claire de s'abandonner sans retenue. Histoire de compromettre à tout jamais une chance de retrouver le sommeil, la jeune femme supposée décrit de profonds rôles qui déchirent le crépuscule éventré, elle étale en toute liberté ses ombres pulpeuses, et dédaigne involontairement les inconnus qui peuplent la nuit méditerranéenne.

Quelques minutes plus tard, cette étreinte amoureuse semble perdre un peu de sa fougue. Lorsque je me découvre légèrement, je m'aperçois que je ne suis pas le seul à espérer son agonie prochaine. Cependant, le manège reprend de plus belle, les corps s'empressent plus audacieux que jamais comme pour nous narguer. Définitivement résignés, mes compagnons et moi-même assistons sans broncher à l'ascension irréversible vers le feu d'artifice final, l'orgasme incompressible quand brusquement un autre camion surgissant de nulle part s'arrête aux feux pour cracher ses excès.

J'ai définitivement l'impression que s'obstiner ne servirait à rien, s'obstiner pour trouver quoi ? Un sommeil indomptable, cassé, troué, déchiqueté. Non merci. Dans

certaines circonstances, rien ne sert de s'entêter. Les dés sont jetés et la journée se profile déjà, manifestant son appétit impitoyable. Pierre et Phil sont d'accord pour prendre un café, un grand café chaud au bar de l'hôtel.

Hormis quelques habitués agglutinés au bar, la salle plongée dans la pénombre est un désert lunaire. Un Sahara rongé par la solitude, criblé de carreaux blancs et noirs sur lesquels s'entassent des tables carrées, flanquées de chaises vides et mal disposées, qui semblent tressaillir à notre arrivée comme si cette agitation soudaine les dérangeait. Richard, le patron nous observe de son œil torve tout en essuyant une rangée de verres à pied, puis daigne prendre notre commande. Son hôtel est à son image, peu accueillant et mal entretenu. Les tapisseries qui grimpent sur les hauts murs, masquées par la graisse sont aussi repoussantes que ses grosses moustaches imbibées d'une sueur qui dégouline presque en continu sur son visage bouffi. Sa voix caverneuse vous répond avec l'âpreté d'un mec qui vous engueule, mais c'est peut-être une caractéristique de la région. Ceci-dit, entre un type simple et bougon et un barman affecté et froid comme un porte-manteau, mon choix ira vers le premier. D'autant plus que Richard ne joue pas le fanfaron quant à ses compétences et il convient d'un prix en rapport avec sa prestation, c'est le moins cher du coin. Et comme nous devons rester à Mèze durant deux mois, ce n'est pas négligeable. Deux mois, quarante concerts, une épopée.

Les cafés arrivent enfin, Richard en profite pour nous fourguer une vieille corbeille de pâtisserie. L'attention est délicate. Et cela pourrait être le comble du raffinement si celle-ci n'était pas composée de croissants rassis et de tranches de pain qui ont traîné sur les étals de la cuisine, de

beurre rance et de confiture en barquettes comme à la cantine. L'appétit est un creux qu'il faut combler et parfois il n'est pas utile d'être trop regardant. L'estomac se tord en tout sens et fait des grimaces. Mes amis renâclent un peu puis se décident à engloutir ce festin. Oubliant cette nourriture exsangue, ils remarquent un étrange billard qui rôde aux alentours. Phil irait bien glisser quelques pièces dans la fente pour tester le tapis, vert et lisse comme la pelouse d'un terrain de foot.

Je les laisse découvrir ce nouveau complice et me prononce pour un changement d'air. Je décide d'aller vers l'étang de Thau, vaste étendue de mer où je pourrais faire quelques brasses. Je remonte l'avenue de Sète, puis je bifurque à droite en direction de la plage. La coupure est violente. Le soleil est une lame tranchante, il me cible au rayon laser. Je résiste et je marche nonchalamment sur les dalles blanches qui jonchent les trottoirs de Mèze. Comme son nom l'indique la mer est là, serrée dans un étau, domptée par des mâchoires en terre, moins agitée qu'à la normale avec une aura amoindrie, une énorme piscine encerclée de corps nus. La chaleur harassante m'enfonce dans le sable et les rayons d'un citron jaune pendu au ciel me « dépigmentent » la peau. Je cours dans l'eau verdâtre et poisseuse des premiers mètres, encombrée et bruyante, puis entame quelques brasses pour m'éloigner du rivage et conquérir une solitude bleu turquoise propice à la méditation.

Après ce bain revigorant, je n'ai guère le temps de m'étendre sur la plage. Je me rends directement à l'hôtel. Il me reste à peine une heure pour me préparer. J'entre dans le bar, j'aperçois à droite devant le comptoir les mêmes lascars qu'à mon réveil, la main crispée sur un verre, qui se détournent instinctivement pour suivre ma trajectoire, l'œil

vague et fascinant de vaches au passage d'un inconnu. Puis ils opèrent simultanément un léger demi-tour sur leur tabouret, à l'unisson comme une chorale synchronisée, et sirotent à nouveau un pastis ou un blanc limé face à Richard le patron qui orchestre les tournées. A chaque nouvel arrivant, le même aller-retour automatique du buste comme vissé sur le siège éteint par des heures de soutien. Ils regardent puis vaquent à leurs occupations. Rien ne peut les perturber très long-temps.

Je m'engage alors dans les couloirs obscurs, silencieux, à l'abri de la vie, inquiétant comme une terre désolée, mes pas se pressent sur une moquette bon marché. Je me sens seul, si seul. Personne n'entre ni ne sort. Aucune porte ne claque. Aucun souffle ne parvient à se faufiler sous les portes closes. Aucun cri ne déchire cet espace moribond. Mes pas étouffent avant même de se poser. Le ciel lui-même a renoncé à s'introduire dans ce no man's land. Heureusement, après avoir gravi deux étages et longé plusieurs corridors, j'aperçois enfin le numéro 18 inscrit en gros sur une plaque ovale. C'est un indéniable soulagement quand j'ouvre la porte et découvre mes amis qui plaisantent tout en finissant leurs préparatifs. Pierre s'est rasé la tête ainsi que le visage, c'est ainsi qu'il procède chaque fois qu'il est très fatigué et qu'il veut paraître en forme. Il a souvent de petites astuces pour contourner les tracasseries du quotidien. Parfois il se montre amusant, parfois il m'agace. Par exemple, quand il passe un quart d'heure à régler la position de son traversin ou quand il fait une vingtaine d'aller-retours dans la chambre en se frottant vigoureusement l'email des dents alors que je m'évertue à trouver un sommeil qui ne vient pas, j'ai envie de le passer par la fenêtre. Phil a l'air de bonne humeur, excité sans doute à l'idée de se produire ce

soir à « La Laune » et (il ne faudrait pas se mentir) de pouvoir peut-être débusquer une jolie fille. Ça le tarabuste depuis que nous sommes partis et il pense bien que cette tournée lui vaudra quelques récompenses.

Encombrés de nos larges caisses de guitares en bois noir qui attirent immédiatement l'attention des enracinés du bar, nous nous frayons un chemin jusqu'à la terrasse. Nous nous affalons sur des chaises et commandons un dernier café avant notre départ pour Port Camargue. Un petit homme à la chevelure longue et grasse, plaquée sur la tête comme une serpillière sur un balai brosse, retire sa mèche pour mieux nous dévisager puis se dirige vers le billard, au fond du bar près des toilettes. Un autre, plus grand, la soixantaine, la peau blanche et usée, le visage calleux frappé d'un regard bleu, le rejoint serrant une bouteille de blanc qu'il pose sur le rebord du billard. Les queues commencent à heurter les boules d'ivoire. Bien qu'ils soient légèrement ivres, leurs tirs demeurent très précis. Ils ont l'expression détendue et concentrée à la fois des joueurs confirmés. Le grand lance un signe discret à l'intention de Richard, qui leur apporte rapidement une carafe de blanc. Les boules multicolores virevoltent en tout sens, se cognent et s'entrechoquent sur le tapis vert pour mourir enfin dans quelque trou béant. Quelques borborygmes ponctuent certaines actions fameuses. La partie s'emballe, la tension augmente. Les esprits inconscients et vides volent au-dessus de la réalité, reléguée momentanément au vestiaire, dépassée par un enjeu supérieur.

Premier concert à « La Laune »

Des sortes de quartiers bardés d'immeubles, des avenues, du béton blanc qui rend le paysage invisible. Des gens qui passent et disparaissent sous des porches pour rejoindre des allées dans l'anonymat d'une ville sans cœur. Un homme sans cerveau, une cité sans âme aux lignes tentaculaires, comme si son centre avait été déchiqueté et réduit en lambeaux. Dans un recoin du « Palais de la mer » qui abrite un seaquarium et quelques boutiques de souvenirs, un bar recroquevillé dans une carapace, presque égaré, « La Laune ».

Dès que nous franchissons la porte, un changement radical s'opère. L'écran glacial s'abaisse et cède sa place à une atmosphère sereine, un bleu pastel et infini surgit des fonds marins. Sa terrasse est cernée de deux murs qui l'isolent du monde, mais si l'on regarde en face elle semble s'étaler sur la mer et engloutir l'écume des vagues. Daniel, le patron vêtu d'un costume sombre, élégant et raffiné nous reçoit promptement, visiblement affairé. Commandes et services s'enchaînent sans temps mort. Le personnel au nombre de trois déambule en tee-shirt blanc à l'effigie de « La Laune » et en short noir retenu par de ravissantes bretelles bariolées. Sans nulle doute une nouvelle lubie de Daniel qui veut séduire sa clientèle par un look décontracté.

Les plus jeunes serveurs portent ce costume avec aisance, mais le plus vieux, âgé d'une quarantaine d'années semble ridicule. Sa forte pilosité apparaît immonde dans cet accoutrement d'adolescent attardé. Ses mouvements gauches et ses sourires en demi-teinte traduisent un embarras profond.

Lorsque le dessert est servi, nos premiers accords viennent troubler la plainte des conversations et le tintement des cuillères. Certains font la moue, d'autres grincent des dents redoutant une avalanche de décibels. La majorité voudrait distraire son ennui. Phil est paré d'une raideur majestueuse et tape un rythme binaire. Pierre amorce le gimmick de « The wall » de Pink Floyd. Je me colle à mon micro oxydé et ma voix résonne soudain comme dans une cathédrale. Les murs invisibles s'effritent peu à peu et le public se laisse engourdir par notre venin. Je baragouine quelques mots faciles, quelques plaisanteries sans prétention pour amadouer ce cortège collet monté, afin qu'il se débraille un peu. La soirée s'achève. L'air marin s'abat sur nos épaules. Nous rangeons par précaution nos instruments qui s'incrument d'une rosée précoce. Une sérénité quasi parfaite s'échappe de la brisure sourde des vagues. Cris lointains, rires éparses amplifiés par la réverbération du béton, fracturent la nuit. Quelques irréductibles aux yeux brillants se resserrent autour d'une « girafe ». Daniel, le patron dégrafe sa chemise, pour dissiper son stress. Il retire son masque de limonadier aimable et dévoué pour revêtir son costume de déconneur. Il s'offre un petit blanc et trinque avec nous. Il commence par une vanne sur le concert :

— J'ai vraiment cru que tout le monde allait se barrer quand t'as joué ta composition. C'est quoi déjà le titre ?

— Vision urbaine.

— Les gens sont là pour rêver, pas pour qu'on leur

rappelle ce qu'ils vivent au quotidien.

— J'parle pas du quotidien, j'fais de la poésie à l'état pur extrait de ma contemplation.

— T'appelles ça de la poésie. C'est plutôt un cocktail de gros mots.

— C'est de la poésie urbaine. Tu peux pas comprendre. A force de vivre à côté de ton « Seaquarium », tu finis par penser poisson.

— Vous les chanteurs, vous êtes tellement narcissiques que vous ne voyez pas ce qui se passe autour de vous. Y'a au moins trois tablées qui sont parties, quand t'as commencé ce morceau.

— T'as confondu. Vu leur âge, à mon avis, ils allaient prendre une tisane et puis au lit. Tu sais que certains, vacances ou pas vacances, ils se couchent à onze heures.

— Vous auriez enchaîné un petit air de musette, ils seraient peut-être restés une demi-heure de plus.

— Et si c'était un biker qui s'était levé pour partir, il aurait fallu que je fasse « Smoke on the water » ?

— Et si c'était un « pied noir », il aurait fallut jouer Enrico Macias. C'est ça un vrai musicien.

— Ce que je peux te dire, c'est que ça on ne l'enseigne pas dans les écoles de musique.

— (Puis de renchérir) Et si c'était une nymphomane, il faudrait faire « Love on the beat » de Gainsbourg ?

— Non, faudrait me la présenter.

— Ah ! Vous êtes tous les mêmes. Dès que vous avez une affaire qui marche, un peu de pognon, vous vous sentez pousser des ailes.

— Si y'avait pas de patron comme moi, tu ferais pas le bellâtre auprès de ces dames. Tu serais entrain de faire la tournée des places de village en roulotte.

— Et toi tu viendrais me voir en cachette tellement t'en aurais marre de servir du pastis à des piliers de bar.

C'est un jeu cruel, une joute verbale rafraîchissante déconseillée aux âmes sensibles. Un feu d'artifice de piques qui fusent en tout sens. Coups de poignard en plein cœur, à l'endroit le plus douloureux. Mise à mort dans une corrida à l'hémoglobine active. Perversité qui consiste à dénoncer les sentiments cachés de l'autre. Franchise implacable. Caricature admise et recommandée. Phil observe un mouvement de recul, manifestement déconcerté par ce duel qu'il a du mal à interpréter. Il ne connaît pas Daniel car c'est la première fois qu'il nous accompagne sur la côte. Daniel a besoin de cette sincérité extrême pour oublier les salamalecs qu'il prodigue chaque jour à ses clients. De mon côté, je ne fais pas toujours dans la dentelle pour obtenir l'adhésion du public. J'ai l'impression de me salir lorsque j'utilise certains artifices peu reluisants. La frustration nous guette si nous ne prenons garde. Aussi, cette petite confrontation nous décrasse le moteur et nous permet de vérifier que nous tenons la forme. Bien sûr parfois, ça ne vole pas très haut, mais nous en sommes conscients. D'autres fois, ça frise le génie. Une répartie finement ciselée, fait mouche, désaxe son adversaire et celui-ci, faisant appel à son ingéniosité, sa vivacité d'esprit, un instinct de survie qu'il n'avait soupçonné, porte un coup de maître qui met chaos le premier. Certains trouvent cela ridicule, que c'est un simple ping-pong sans intérêt. Pour ceux qui aiment jongler avec les mots, déplacer les formules, manier l'autodérision, franchir les limites de l'insoutenable, c'est un exercice très stimulant.



Le Transit s'engouffre dans la brume naissante en direction de l'hôtel. Pierre, au volant du fourgon parvient à surmonter sa lassitude et à déchiffrer les panneaux dispersés sur la route méandrique. Le brouillard s'épaissit largement et la ligne blanche devient rapidement notre seul indice pour avancer. La départementale semble s'amuser de nous, nous offrant ses plus beaux virages, brutale et capricieuse, elle nous fait tressaillir à chaque seconde, ce qui n'empêche pas Phil de s'allumer un énorme cigare. Chaque aspiration enfle ses poumons jusqu'à plus soif, il garde la fumée quelques secondes qui durent des heures, puis la rejette comme un fauve rempli d'allégresse. Nous inhalons sans broncher cette ivresse animale.

Pierre se souvient du code, nous pouvons enfin pénétrer dans l'hôtel. Nous percevons quelques éclats de voix, et sommes aveuglés par la lumière crue du bar qui perfore le vasistas. J'ai soudain le gosier sec et, surtout je n'ai pas envie de dormir. Je jette un œil discret côté bar, talonné par mes compagnons émoustillés. Richard qui nous aperçoit, nous invite à rejoindre cette assemblée bruyante. J'en suis quelque peu surpris car, depuis notre arrivée, je le trouvais distant et bourru. Sa moustache épaisse comme celle des gaulois d'Astérix est plus ébouriffée qu'au petit matin et masque ses dents jaunâtres, ses joues rebondies comme tendues par des ressorts conservent une couleur rouge inaltérable, ses rides se creusent et renferment une sueur à l'huile d'olive, ses yeux noirs globuleux nous scrutent savamment alors qu'il nous sert une bière blonde. Le rideau de fer est abaissé, la soirée est strictement privée. La dizaine de noctambules présents nous remarquent à peine. Le whisky semble couler à flots rapides, il faudra sans doute une barrique entière pour les rassasier. Je me sens propulsé,

malgré moi, dans une danse effrénée, une effervescence aux bulles alcoolisées ; les gens qui gesticulent vocifèrent et trinquent à la vie, à l'amour, à l'espoir de vie. J'ai le vertige, je m'esquive.

La rencontre

J'ouvre un œil, mon réveil indique « deux heures », je suis seul dans la chambre. Les persiennes laissent filtrer quelques rayons d'un soleil prometteur. Même si les poids lourds m'ont bercé toute la nuit, même si je ne supporte plus cette moiteur collée à ma peau, j'ai hâte de profiter de cet après-midi souriant. Une halte dans les douches me fait quelque peu déchanter. Le rideau de bain en nylon froissé regorge de traces brunâtres qui m'obligent à quelques contorsions pour éviter son contact. Le flexible en charpie laisse apparaître un raccord en caoutchouc crevé. L'eau jaillit confusément formant des jets arrondis comme ceux d'une fontaine publique, puis stagne désespérément dans le bac. Lorsque je vois mes pieds baigner dans cette mare gluante, je m'empresse de sortir.

Installés loin du comptoir pour ne pas être dérangés, Pierre et Phil terminent leur petit-déjeuner; je prends place à leur côté. Un transistor au son agressif crache quelque tube factice, sorti des usines de « mayo-mousica ». J'ai les tempes qui enflent comme si ma tête avait heurté un rocher, j'attends avec impatience un café serré. Charlotte, qui sort de la cuisine m'apporte un plateau et me souhaite un bon appétit. Charlotte, c'est la serveuse qui officie en début de journée, c'est pas franchement « un canon », elle a plutôt

l'air d'une concierge d'immeuble, mais elle est si pétillante et elle a tellement envie de vous faire plaisir qu'elle en est presque émouvante. De plus, j'ai l'impression qu'elle m'aime bien, c'est très plaisant.

Sur les tabourets qui jouxtent le bar, trônent encore les mêmes irréductibles, comme s'ils n'étaient jamais partis, explorant du regard la vitrine d'alcools qui s'offrent à eux et s'étalent à l'infini. Mes comparses s'acheminent vers le billard, lubrifient leurs cannes, puis lâchent une pièce de dix francs dans la fente. Phil tire le bouton curseur, les billes surgissent comme des fauves dans l'arène. D'un coup de canne sec et énergique, Pierre tire la bille blanche qui projette les autres anarchiquement sur la toile verdoyante. La partie s'engage. J'en profite pour faire un petit crochet du côté de l'étang de Thau, histoire de faire trempette et de me cramer la peau.



De retour à l'hôtel, j'aperçois mes acolytes qui ont apparemment sympathisé avec les deux habitués qui officiaient la veille au billard. Ceux-ci me saluent immédiatement d'une poignée de main franche et chaleureuse, et m'invitent à leur discussion. Yann, le plus petit est anglais, son tee-shirt rouge passé lui colle au corps comme une seconde peau, une carapace, un écran pour se préserver du monde. Griffith, son compagnon est américain, il a la splendeur animale de Lee Marvin, l'étrangeté de Charles Bukowski, le lyrisme déjanté de Christophe Lambert dans « Subway ». Tous deux parlent français, le premier avale légèrement les consonnes, le second a un accent très guttural, et quelques confusions amusantes ponctuent

parfois les échanges. Ils semblent émoussés par cette rencontre inattendue, et gagnés par un enthousiasme depuis longtemps éteint. Alors qu'hier ils paraissaient silencieux, taciturnes, figés dans un monde impénétrable, aujourd'hui ils pulvérisent les barreaux d'une prison fabriquée de toute pièce. Les idées se succèdent, les mots se déchaînent, les carafes de blanc se vident à un rythme accéléré, la passion a subitement terrassé la frustration. La passion, c'est la musique, et apparemment ils en connaissent un rayon. Yann était guitariste lorsqu'il vivait à Liverpool. Je me demande un instant s'il n'a pas rêvé, puis je me ravise car il dégage une sensibilité si grande, une telle finesse que je ne peux en douter. Griffith compose de la musique contemporaine et là je suis stupéfait (je l'imagine empruntant un air affecté, sirotant son thé à l'aurore tiède dans un manoir du dix-neuvième, promenant ses trois Bull Terrier et soufflant de temps à autre dans un tube en aluminium pour sortir quelque son d'une étrange planète). Je ne peux me résoudre à le voir ainsi. De par sa vie plutôt désordonnée, ses sorties quotidiennes dans les bars, ses ivresses incessantes, son inspiration est forcément brutale et poétique à la fois, puisée dans les bas-fonds, là où les mangeurs d'opium ont consumé Baudelaire, au creux d'une vague urgente, dans une humanité poreuse et pourtant presque belle.

Survient Rita, affublée d'une robe fripée à fleurs délavées, serrée à la taille. Elle ondule, pieds nus, jusqu'à nous comme une danseuse traverse la scène de l'opéra, avec grâce et panache. C'est la compagne de Griffith. Avec un naturel stupéfiant elle entre dans la conversation, elle s'exprime avec emphase, affiche un style pompeux qui rappelle certaines divas capricieuses, satisfaite quand les regards fascinés se fixent enfin sur elle, puis soudain casse le

rythme en se montrant très chaleureuse, voire très proche. Je la trouve très amusante. Comme elle désire s'asseoir, nous gagnons la terrasse qui surplombe l'avenue de Sète. Quelques tables aux pieds évasés, à la peinture blanche entamée, se parent de parasols bleus en position oblique qui simulent une certaine majesté. Rita s'installe spontanément à côté de moi tout en cherchant dans son sac en cuir rouge ses lunettes de soleil. Bien qu'elle ait largement dépassé la cinquantaine, on devine qu'elle fut très belle. Une beauté fulgurante, un rayon de soleil printanier, une splendeur inébranlable comme une forteresse du Moyen Âge, mais voilà qu'arrive l'automne et qu'elle ne se reconnaît plus, alors elle se raccroche à cet illustre passé et parfois force le trait pour avoir l'illusion de toujours plaire. Elle bouillonne d'idées qui se volatilisent aussitôt, pour mieux nous séduire. Tour à tour, elle sera femme enfant naïve et inconséquente, mère abusive, reine de Saba farouche et sensuelle, artiste incomprise ou complice de toutes les folies. Elle me prend la main pour me convaincre, s'appuie sur mon épaule pour me persuader. Je ne sais quel jeu elle joue, si elle me regarde comme un père, un fils ou un amant. Dans le doute, j'effectue discrètement un léger recul.

Plus tard, dans la confusion la plus totale, alors que les flacons de blanc se sont succédés comme les étages d'un gratte-ciel, la joyeuse troupe se sépare. Nos nouveaux amis s'engouffrent dans une « deux chevaux » qui rase le sol de son postérieur un peu lourd, titube jusqu'aux feux, puis disparaît dans l'avenue soudain brumeuse.

Cette curieuse rencontre hante mes pensées jusque vers la fin de l'après-midi, et je me repasse en boucle les moindres détails, lorsqu'un doute stupide me traverse l'esprit. Et si tout ça n'était pas réel, ce qu'ils font, ce qu'ils ont fait ?

Yann connaissait les Beatles, Griffith compose des opéras et Rita a été la maîtresse de Mick Jagger (pour Rita, c'est mon invention, mais c'est dans la lignée). Est-ce le délire de mythomanes endurcis tellement imprégnés par leur personnage que personne ne peut détecter la supercherie ? Et s'il existe un endroit propice à ce genre de dérives, c'est bien le bar, ce lieu de rencontre où l'on vient, où l'on boit, où l'on se parle sans se connaître et sans être sûr de se revoir un jour. On peut s'inventer là une vie entière, une femme, un métier, des amis, des relations, une maison, un château, en toute impunité, attisé par un alcool libérateur face à un interlocuteur incapable de faire le tri. Ce dernier n'est d'ailleurs pas innocent dans l'affaire car il va accepter sans broncher le récit imaginaire de ce fabulateur tout simplement pour enrayer la monotonie de sa vie et à cet instant-là le concept de vérité n'est plus le seul critère objectif. Fabulateurs, mythomanes pratiquent une forme d'arnaque subtile, consciente ou inconsciente, et dans ce registre, je me souviens d'une rencontre qui nous avait marqués profondément.



C'était l'hiver dernier, lors d'un concert dans un bar en station au-dessus d'Annecy, Jean-Claude surnommé plus tard "le collecteur" en est le héros involontaire mais également l'escroc volontaire.

Le patron du café, Gérard, un black de trente-cinq ans, nous accueillait pour la seconde fois dans son établissement. Le stress du premier contact avait disparu, la confiance avait gagné du terrain. Il nous offrit un petit remontant et nous présenta Jean-Claude que j'ai pris tout d'abord pour

un simple client. Celui-ci proposait une information sur une maladie grave (volontairement tue) et devait récolter des fonds pendant la soirée. Pour l'occasion, le bar était décoré comme un village lors d'une kermesse. En effet, des banderoles multicolores, des affiches, des autocollants qui matraquaient des slogans simples, des conseils précis, une sorte d'ébauche retapée des dix commandements avaient envahi chaque mètre-carré. Une jolie tirelire en bois pour recueillir les dons trônait sur le comptoir.

Alors que nous entreposions le matériel sur la scène, Jean-Claude nous entretenait de son engagement, tenant de la main droite une bouteille de bière qu'il buvait par petites gorgées fréquentes. Bien qu'il fut attiré par les nobles causes, et les défendait avec beaucoup de conviction, il semblait fort bien apprécier les plaisirs d'ici bas, ce qui n'est pas incompatible je vous le concède. Il nous assista tout au long de notre mise en place, nous décrivant tous les aspects de sa mission, nous abreuvant de mille détails, s'exprimant jusqu'à en perdre le souffle, comme s'il avait besoin de justifier sa présence, de prouver sa bonne foi. En définitive, il parlait beaucoup plus de lui que de prévention. Le fait de vouloir investir un bar était louable en soi car ce lieu rime avec ivresse, drogue et sexe, et par conséquent risque majeur pour celui qui s'y rend. Mais pourquoi Jean-Claude s'y rendait-il seul ? N'avait-il point d'association. Le plus troublant demeurait néanmoins son langage, non pas qu'il causât mal, mais il s'exprimait comme un commercial, un bonimenteur de fêtes foraines, un animateur de grandes surfaces, un démonstrateur de produits miracles. Tout ça sentait vraiment le pourri, et même si Gérard, qui représentait en quelque sorte sa caution morale, était un homme de paroles. Un homme de paroles n'est pas forcément un